

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE REDACTION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 158.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2131.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, "Esthétique pratique" —

La retraite de Russie (poésie de Victor Hugo). — Notre musique. — L'art et la mode. — La dentelle de Venise (illustrations et texte). — La vengeance des arbres. — La guerre russo-japonaise. — L'escadre de secours. — Un duel tragique. — Drôleries et rigolades. — Concours, récréations, nouvelles et récits.

FEUILLETONS — Histoire populaire de Napoléon 1er. — L'Inconnue.

MUSIQUE — Armenonville (valse de A. Margis).

GRAVURES — Frontispice: Officiers japonais observant Port-Arthur en ballon. — "L'Innocence", chef-d'oeuvre de Greuze. — Modes et corbeille à ouvrages. — Bûcherons canadiens dans la forêt. — Une famille d'acrobatistes cyclistes. — Itinéraire de l'escadre de secours russe. — Cuirassé chargeant du charbon en pleine mer. — L'amiral Uru. — Homme contre ours. — Dessins comiques originaux.

Esthétique pratique



NOUS vivons à une époque vraiment étrange, et j'avoue que tout ce que je vois me plonge dans des étonnements sans fin. Cela prouve, sans nul doute, une disposition naturelle à une extrême

naïveté... Une des choses qui me surprend le plus, sans que je songe à la blâmer, c'est l'importance, en dehors de toutes proportions avec la vie ordinaire, qu'on donne à tout ce qui touche à La Beauté. Ces mots s'écrivent maintenant avec des majuscules.

Autrefois, toutes les choses destinées à embellir ces dames faisaient partie du domaine de la parfumerie.

La fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la blancheur de la peau s'obtenaient par des moyens factices.

Le remède pour conjurer les accidents causés à "La Beauté", par l'âge, les chagrins ou la maladie, se trouvait aux annonces. Les fleurs de riz, crèmes, incarnadines, n'étaient autre chose que des fards, plus ou moins fins, mais toujours chers. La science et la médecine dédaignaient absolument de s'occuper de ces superfluités. Pas une femme n'eût osé entretenir son docteur de ses points noirs (autrement que moraux) et autres altérations de son épiderme, lorsqu'elles ne menaçaient que la pureté de son teint.

Maintenant, il n'en est plus ainsi.

Certes, les vieux médecins refusent de s'occuper de la beauté de la cliente et n'écoutent pas volontiers les doléances des jeunes et vieilles coquettes au désespoir de la perte de leurs charmes; mais, en revanche, de jeunes docteurs, très instruits et très savants, consentent parfaitement et très sérieusement à compatir d'abord à ces petits chagrins et à soigner ensuite les maux susceptibles de nuire à la précieuse beauté de la plus belle moitié du genre humain, comme on disait autrefois.

Pour être juste et en se donnant la peine de réfléchir, il n'y a rien là qui doive surprendre, il est même logique de s'adresser à la thérapeutique

pour lui demander ses secrets. Beauté et santé sont soeurs, et l'hygiène est un grand docteur.

En somme, on n'a rien inventé de nouveau, mais l'application de divers petits remèdes par les médecins est devenue chose très habituelle, et il semble rationnel de venir chercher, près de la science, le moyen de conserver le plus longtemps possible des avantages physiques dont toutes les femmes sont fières, ou d'essayer de remédier aux tares qui enlèvent sa valeur au visage et changent son expression.

Aussi, à chaque instant, voyons-nous la science intervenir pour des cas où le parfumeur aurait autrefois conseillé une pâte ou une eau merveilleuse. On ne compte plus les appareils électriques employés pour effacer les rides, masser les parties du corps ayant le mauvais goût de prendre trop d'expansion, donner de la force et de la fermeté aux tissus, à l'occasion même faire repousser les cheveux, à moins que ce soit l'effet contraire, cela s'est vu; l'électricité étant une fée, femme par conséquent, a bien le droit d'être capricieuse.

Que les gens sévères ne blâment pas les femmes de s'occuper autant d'elles-mêmes, car la préoccupation d'être belles, dominante chez presque toutes les femmes, filles ou veuves, n'est pas seulement amenée par un banal sentiment de coquetterie, mais surtout, quoique cela puisse paraître anormal, par un besoin de satisfaire cette soif d'esthétique, d'amour du Beau que tout être humain porte en soi, et qui se trouve considérablement augmenté par tout ce qu'on voit autour de soi: statues, tableaux et objets d'art de toute sorte.

L'amour des arts développe fatalement le culte de la Beauté; les Romains l'avaient pris des Grecs et, certes, les belles Romaines étaient autrement avancées que nos Canadiennes dans cet art spécial, seulement, ces soins d'elles-mêmes, pour lesquels plusieurs esclaves étaient employées pendant des matinées entières, restaient le privilège des riches patriciennes. Le vulgaire ignorait les moyens qui sont, à notre époque, à la portée de toutes par nos médecins modernes, quelle que soit la fortune possédée par les consultantes.

Douches, hydrothérapie, massage, teintures pour les cheveux, les cils et les sourcils, bandes et baguettes en guise de corsets, faux cheveux, frictions d'essences les plus rares, bains de lait, mille autres choses encore, rien ne leur était inconnu.

Ce culte de la Beauté ou, pour mieux dire, de l'esthétique, bien compris, mérite d'être encouragé, à condition qu'il ne prenne pas des proportions anormales. Il semble qu'une femme et un homme, pourquoi pas? prenant soin d'eux-mêmes, sans tomber dans la pratique du hideux maquillage, doivent être également soigneux, l'une pour la maison, l'autre pour les affaires.

La gymnastique, conservant la souplesse des membres, est employée journellement, souvent même deux fois par jour, par tous ceux dont l'ambition est de rester jeunes.

Or, ce désir de rester jeune, il serait injuste, pour certaines personnes, de l'attribuer à un sentiment de mesquine coquetterie. La plupart des mortels sont obligés de gagner leur existence et souvent celle des leurs, et il faut convenir qu'il est difficile de travailler lorsque l'ankylose, triste résultat de l'arthritisme, commence à rendre les mouvements lourds et difficiles, ou que le fâcheux embonpoint rend la respiration pénible...

Et puis, après tout, le désir de rester jeune et beau n'est-il pas naturel? Est-il rien de plus touchant que cette réponse d'une dame d'un certain âge à qui on demandait: "Pourquoi cette belle toilette, ces soins méticuleux de votre personne? — Je veux plaire à ma fille, elle va venir me voir cet après-midi!... Il ne faut pas que ma vieillesse soit un épouvantail pour sa jeunesse."

Cette mère était dans le vrai. Il faut se conserver jeune, se parer, s'embellir dans la mesure du possible, pour les siens, pour ses amis et par respect de soi-même.

Le sentiment de l'esthétique devrait être culti-

vé chez tout le monde, à des degrés divers; on devrait expliquer aux jeunes gens que les miroirs ne servent nullement à s'admirer et à s'applaudir d'être mieux que tel ou telle, mais qu'ils sont faits pour nous convaincre de nos défauts physiques et nous aider à les corriger.

Loin de blâmer une jeune fille qui se regarde dans la glace, on devrait lui demander pourquoi elle se regarde, lui montrer ce qui pêche dans son ajustement, dans sa toilette, dans sa coiffure, dans les soins d'elle-même, qu'elle a peut-être négligés. Elle comprendra alors que le miroir est un mentor, un conseiller, qu'il existe une sorte de dignité morale à surveiller sa tenue, n'ayant rien à faire avec la coquetterie bête, consistant à se mettre une rose dans ces cheveux mal peignés. Enfin, il serait bien de dire aux jeunes gens qu'ils manquent de respect à leurs parents, lorsqu'ils se présentent devant eux avec les mains sales, et que le moyen de plaire et d'être agréable est, avant tout, d'être d'une propreté absolue, l'esthétique humaine n'étant pas la même que celle des vieux mouvements, auxquels un peu de poussière donne ce que les artistes nomment la patine du temps.

LA RÉTRAITE DE RUSSIE

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête. Pour la première fois, l'Aigle baissait la tête. Sombres jours! L'empereur revenait lentement. Laissant, derrière lui, brûler Moscou fumant. Il neigeait. L'après-hiver fondait en avalanche. Après la plaine blanche une autre plaine blanche. On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau. Hier, la Grande Armée et maintenant troupeau. On ne distinguait plus les ailes ni le centre. Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre. Des chevaux morts; au seul des bivouacs désolés, On voyait des clairons à leur poste gelés, Restés debout, en selle et muets, blancs de givre, Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre. Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs. Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants, Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise. Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus, On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus. Ce n'étaient plus des coeurs vivants, des gens de guerre; C'était un rêve errant dans la brume, un mystère, Une procession d'ombres sur le ciel noir. La solitude, vaste, épouvantable à voir, Partout apparaissait, muette vengeresse. Le ciel faisait, sans bruit, avec la neige épaisse, Pour cette immense armée un immense linceul; Et, chacun se sentant mourir, on était seul. — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire? Deux ennemis! le tsar, le Nord. Le Nord est pire. On jetait les canons pour brûler les affûts, Qui se couchait mourant. Groupe morne et confus, Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège. On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige, Voir que des régiments s'étaient endormis là. O chutes d'Annibal! lendemains d'Attila! Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, [civiliers,

On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières. On s'endormait dix mille, on se réveillait cent. Ney, que suivait naguère une armée, à présent S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques. Toutes les nuits, qui-vive! alerte! assauts! attaques! Ces fantômes prenaient leur fusil, et, sur eux, Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux, Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves; Toute une armée, ainsi, dans la nuit se perdait. L'empereur était là, debout, qui regardait. Il était comme un arbre en proie à la cognée; Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée, Le malheur, bûcheron sinistre, était monté; Et lui, chêne vivant, par la hache insulté, Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches, Il regardait tomber, autour de lui, ses branches.

VICTOR HUGO.

NOTRE MUSIQUE

ARMENONVILLE, valse lente pour piano, par Alfred Margis.

C'est dans un mouvement modéré et un peu berceur que doit être pris le premier motif, tout en jouant le chant, très en dehors. Les quatre premières mesures de chaque groupe mélodique du deuxième motif demandent du brio, et les quatre suivantes de ces mêmes groupes un peu plus d'expression. Quant au "trio", il faut l'exécuter avec sentiment, dans le mouvement du premier motif, qui, à son retour, exige un rythme un peu plus animé. Quant à la "coda", elle devra suivre ce dernier mouvement, en observant toutefois le "rallentando" indiqué par l'auteur.